

**WEST BEYROUTH,  
AU REVOIR LES ENFANTS**

Franco-libanais, de Ziad Doueiri,  
avec Rami Doueiri, Mohamed Chamas,  
Rola al-Amin, Carmen Lebbos,  
Joseph Bou Nassar.



R. Aypajou

Pour partir à la rencontre de son pays d'origine, Ziad Doueiri, ancien cameraman des films de Quentin Tarantino, recourt à une fiction vive et légère pour évoquer sa jeunesse à travers celle de trois enfants au début de la guerre civile, en 1975. Période troublée... La population ne sait pas encore où elle est ni ce qui l'attend. Pour les enfants, c'est la plongée dans une époque de turbulences, d'abord vécue comme une liberté nouvelle. Très momentanément. Passé la découverte émerveillée des avions de combat dans le ciel, la présence de la mort et de la menace se fait sentir.

Certes, Ziad Doueiri ne s'embarrasse pas toujours de détails et recourt aux facilités de l'anachronisme. D'aucuns

ne sont pas sans lui en tenir rigueur, l'accusant de trahir les faits. Mais le propos de son film n'est pas de restituer le déroulement exact des événements de 1975, d'en dévoiler les tenants et les aboutissants, de procéder à une mise à plat historique. Il est plutôt de retrouver l'ambiance d'une époque floue où les enfants, comme nombre d'adultes, ne comprenaient pas forcément la situation, la subissaient plus qu'ils n'y participaient. La vision des choses est donc tronquée, biaisée, approximative, et non pas didactique. Ce n'est pas un documentaire historique, mais un long métrage de fiction qui assume sa volonté de rencontrer le plus large public possible. Ainsi Doueiri incarne une certaine tendance des jeunes créateurs libanais, qui s'emparent désormais d'un passé qui est aussi le leur et que les aînés ne sont plus les seuls à pouvoir investir et raconter. *West Beyrouth* est un travail de réappropriation, avec ce qu'il a d'inévitable reconstruction fantasmée.

Cela dit, et en dépit de l'accueil chaleureux qu'il a rencontré dans de nombreux festivals (où il a parfois été fort justement primé), *West Beyrouth* n'est pas le grand film libanais sur la période tumultueuse des années de guerre. C'est une belle machine, bien rodée, qui fonctionne et aura peut-être, par son potentiel succès commercial – c'est à souhaiter –, l'immense avantage de jouer un rôle de locomotive économique pour l'ensemble du cinéma libanais... en prouvant aux producteurs occidentaux (français, particulièrement) que ce dernier peut représenter un investissement intéressant. Soyons un peu cynique. En attendant, le véritable grand film libanais sur le conflit et ses séquelles arrive déjà juste derrière : il s'intitule *Beyrouth fantôme*, est réalisé par Ghassan Salhab, mais il a malheureusement rencontré beaucoup plus de difficultés sur son chemin, tant pour sa production que pour sa distribution.

R. M.